COLLECTION "PATRIE"
16F
COMPLET ILLUSTRÉ
EMILE PAGÉS
LES TÉLÉGRAPHISTES au COMBAT

Les Télégraphistes au Combat

A la mémoire d'Alfred Dumolard, sapeur de la la 14e Section de la T.M., exécuté au camp de représailles de Sarrebruück, après trois ans de résistance.

CHAPITRE PREMIER

« L'ANGUILLE », TÉLÉGRAPHISTE

JUIN 1940. L'adjudant Pierre, de la 14e Section de télégraphistes venait de passer une partie de la nuit à éteindre les incendies ravageant le centre routier de Doudeville, proche d'Yvetot. Dans leur raid, les Boches avaient mis le paquet ; bombes soufflantes et incendiaires. Malgré tout, quand il était sorti de cette fournaise, paradoxalement trempé jusqu'à la mœlle, par les télégraphistes, attendait au carrefour de Petit-Appilly, à l'entrée de boulot accompli pendant les dernières heures et ressentit une satisfaction certaine.

Maintenant, bien camouflée, la camionnette, surnommée la « Banane », par les télégraphistes, attendait au carrefour de Petit Appilly, à l'entrée de Dieppe.

Sans scrupules, Pierre avait usé de toutes les ficelles acquises au cours des années 14-18 pour soutirer ce camion léger au commandant de la T.M. (la Télégraphie Militaire, dont dépendait sa section.

D'abord, Pierre avait convaincu le capitaine, chef du détachement ; ce Belfortain était d'accord : on ferait l'impossible pour ne laisser personne à la traîne, pour effectuer le repli à envisager dans de meilleures conditions que celui d'Arras où, faute de liaison, les Frisés avaient cueilli les copains détachés dans les postes satellites.

A cette heure, une chose surtout ragaillardissait l'adjudant, lui faisait trouver chaude et amicale la paille au sein de laquelle il réchauffait son corps transi avant de sombrer dans le sommeil : il avait engagé sa parole de soldat

---

Editions ROUFF, Paris, 1948.

aux camarades restés à Dieppe ; quoi qu'il advienne, il irait les chercher et les ramènerait à la section... libres !

Ce n'était pas sans raison que Pierre se voyait affublé d'un plaisant surnom, « l'Anguille ». Lui, il passait où les autres restaient bloqués et les Fritz n'avaient jamais réussi à lui mettre le grappin dessus. Les treize qui, en ce moment, œuvraient au Central de Dieppe devant les standards et les multiples, pouvaient être tranquilles ; Pierre ne prendrait de repos que pour réparer ses forces et se trouver d'attaque, afin de les rejoindre au premier signe.

C'est que cela marchait tout à fait mal, dans ces premiers jours de juin 1940.

Les gars évadés de l'enfer des Flandres, de la boue de l'Artois, tentaient de s'accrocher sur la ligne de la Somme et de faire front. Ces poignées de « biffins », de télégraphistes, ces épaves de toutes les armées, ne possédaient pas une âme de parlementaire et, sans croire au miracle, ils croyaient à la France.

Presque tous les hommes de la 14e Section avaient dépassé la quarantaine et vécu l'autre, celle de 14. C'étaient des poilus réfléchis, dotés d'une certaine instruction, des postiers pour la plupart, essayant de raisonner cette guerre irraisonnable. Pour eux, ayant subi le feu de l'ennemi, la question était résolue. On était battu ; la Somme serait une halte sanglante dans l'épouvantable retraite. Pourtant, la France ne périrait pas. Tant que le souffle les animerait, ils vivraient avec cette conviction qu'à un instant donné, l'armement des Alliés surpasserait celui des Frisés ; à ce moment-là, les vainqueurs temporaires vivraient à leur tour les mêmes angoisses. Seulement, pour que cette heure de revanche puisse arriver, ils devaient se sacrifier, accepter cette nécessité amère et peu connue : la défaite sur le champ de bataille.

Plus que tous les autres vétérans, « l'Anguille » avait décidé de « durer », afin de participer au merveilleux dénouement... dans quelques années ; mais, avant d'en arriver là, il y aurait pas mal de travail à accomplir. Les Boches sont essentiellement coriaces.

Au petit jour, l'adjudant sortit de la grange ; il était fiévreux, courbattu, mal reposé par une nuit hantée de cauchemars. Dans un rêve d'apocalypse, Pierre avait revu Demange, — le cher camarade détaché au poste de Douai et qui n'avait pu rejoindre la section à Arras, — fuyant hagard sur une plage du Nord, au milieu des éclatements des bombes que lâchaient les avions à croix gammée, innombrables dans le ciel de France. Et ce soldat, écrasé par l'ouragan de fer et de feu, hurlait sans arrêt l'appel au secours, le nom de son frère d'armes : Pierre ! Pierre !...

« L'Anguille » se secoua. Il n'avait pas le droit de penser à Demange en ce moment.

Il ne pouvait plus rien pour Demange, tandis que pour les treize de Dieppe !...

Autour de lui, la nature s'éveillait dans la lumière naissante de ce jour printanier.

A l'accoutumée, la grasse Normandie offrait son cadre de verdoyantes prairies peuplées de pommiers, ses clôtures basses, ses fermes aux murs barrés de poutres brunes — telles des brisques gigantesques sur des capotes souillées de boue.

La fraîcheur de l'air réveilla l'adjudant mieux que le seau d'eau où il baigna son torse et sa figure. Toute sa volonté revint, avec la force de son sang fouetté par l'ablution.

Des fumées montaient vers le ciel, derrière le grand pré et le toit de la grange — non les fumées légères des feux qu'on allume au matin pour cuire la soupe des hommes avant le départ aux champs, mais les sinistres et puantes torsades de l'incendie sur sa fin. Doudeville achevait son agonie de la nuit. Pierre serra les poings... Un village de chez nous détruit après, avant, tant d'autres ! Puis il écouta et, tout de suite, au loin, il entendit les rumeurs sourdes, la grondante menace si souvent entendue au cours de « sa » guerre : le canon !

« Ils ne sont plus qu'à trente kilomètres ! » pensa-t-il tout haut. « Le vent porte dans notre direction, mais quand même... » Immédiatement, il s'élança vers le château, en quête de renseignements.

C'était un de ces simples et beaux manoirs du vieux pays de Caux ; il abritait ses pierres grises sommées d'ardoises derrière une grille ouvragée et un grand jardin d'un dessin très pur, inspiré de Lenôtre. La noble et fine touche de douves minuscules en faisait une de ces maisons sans prétentions qui offrent un grand air naturel et donnent au cœur un petit choc de plaisir quand on les découvre.

En deux enjambées, « l'Anguille » escalada les degrés du perron. Le téléphone était installé dans le vestibule — un téléphone de campagne directement relié à la poste. Le capitaine se tenait, tout équipé, devant l'appareil. Lui non plus n'avait pas pu dormir, ayant commandé jusqu'au bout le piquet d'incendie. En dépit de l'insomnie et de l'angoisse, il gardait sa figure impassible et bonasse, cet air doucement têtu que Pierre se souvenait d'avoir déjà vu sur un autre visage, jadis, quelque part du côté de Verdun — sur le visage de celui que les poilus appelaient familièrement « Grand-Père » et qui se nommait Joffre.

Le téléphoniste était à l'écoute. Pierre l'interpella :

— Dieppe répond toujours, Alfred ?

L'autre fit « oui » de la tête, sans lâcher l'écouteur ; mais déjà le capitaine avançait, main tendue :

— Content de vous voir, Pierre... Vous avez réussi à dormir un peu ?... C'est très bien. Dormez chaque fois que vous le pourrez ; on ne sait jamais... Les nouvelles ? Rien de sensationnel, mon vieux. Pas d'ordres, comme toujours. Les lignes sont coupées avec Neufchâtel-en-Bray et il y a de fortes chances pour que l'ennemi ait passé la Somme. Vous avez entendu le canon ? alors vous en savez autant que moi. Dans tous les cas, ils ne sont pas encore à Tôtes !

— Je l'espère bien. S'ils étaient à Tôtes, cela signifierait que la route Dieppe-Rouen est coupée. A vol d'oiseau, il n'y a guère plus de quinze kilomètres d'ici à Tôtes. Le canon donne plus loin.

— Vous avez bien garé la « Banane », Pierre ?

— Certainement, mon capitaine. Personne autre que moi ne pourrait la trouver, sauf Jim, qui la garde.

— Jim ?... Ah ! oui, votre ami, le fameux anglais qui s'est accroché à nous depuis Arras, le type de la Mission britannique... Qu'en pensez-vous au juste de ce Jim ?

— C'est sûrement un de ceux qui descendront les nazis pour le compte, à la fin de la bagarre, s'il est encore en vie. J'ai fait sa connaissance au Palais-

Saint-Vaast. Il était affecté au « Chiffre » de l'Etat-Major, mais il doit être de l'Intelligence Service. S'il s'est replié avec nous, au lieu de rejoindre Calais, Boulogne ou Dunkerque comme les autres Tommies, c'est parce qu'il a des ordres.

— Et alors ?... il s'est fixé à Petit-Appilly ?

— Exactement. Nul ne saurait le reconnaître sous sa défroque normande. Il loge chez Lise, la veuve de Marchal. Elle lui a passé les papiers de son mari, restés chez elle.

— Marchal ? Le chef-monteur qu'ils nous ont tué dans le bombardement de la route de Bucquoi ?

— Lui-même. Mariés depuis un an à peine. La veuve est revenue chez ses parents, à Petit-Appilly. Plus personne pour la recevoir ; les vieux étaient partis la veille pour le Midi, au hasard des routes, affolés comme tant d'autres. Lise attend les Boches de pied ferme. Pour vivre, elle a repris son emploi d'opératrice au Central de Dieppe. Par les gars de la Section, elle est entrée en rapport avec Jim, qui entend ne pas démarrer. Ils se sont entendus, et si bien que l'anglais pourra séjourner chez elle en toute sécurité. Il passera pour Marchal, que personne n'a jamais vu dans le patelin.

— Ainsi, ce Jim serait détaché par le War office pour transmettre des renseignements à ses chefs, au cas où les Allemands s'incrustreraient chez nous ? Et vous croyez qu'il pourra passer pour un vrai Normand ? Il saura prendre l'accent, la démarche, toutes les apparences d'un gars de ce pays ?

— J'en suis convaincu. Je le connais assez pour apprécier ses facultés, dans ce genre de déguisements.

— En ce cas, le service secret britannique, avec des hommes comme celui-là, doit pouvoir faire des miracles !...

— Tout à fait mon opinion... J'ai la vague idée que, tenaces comme ils le sont, les Tommies ne cesseront pas la guerre, même si nous nous trouvons dans l'obligation d'abandonner le combat.

— Nous n'en sommes pas là. Pour le moment, l'important est de maintenir le contact avec Dieppe. Nous avons déjà bien trop de manquants à la Section, il ne doit pas y en avoir d'autres. Sonnez la ligne, voulez-vous, Alfred ?... Vous, mon vieux, allez ingurgiter un quart de jus chaud.

CHAPITRE II

Guerre des nerfs

Pierre sortit pour suivre le conseil de son chef. Dehors, le soleil éclatait maintenant dans toute sa splendeur matinale. La lumière vive des rayons s'abattait comme un éblouissant filet sur le petit manoir, le transformant en un château des contes de fées.

— Oui ! ces vieilles pierres valent qu'on se fasse un peu tuer pour elles ! pensa l'adjudant, hâtant le pas vers les communs sous l'ondée lumineuse... Ces salauds-là bombarderaient ces merveilles sans même un battement de cœur, et ils parlent de civilisation... Ce n'est pas tout ça... au jus !

Il l'avala, bouillant, au milieu des copains qu'il devinait inquiets. Au loin, la canonnade ne discontinuait pas. A présent, on l'entendait distinctement, le vent venant du Nord-Est.

— Les Fridolins doivent pas être loin de Tôtes ! affirma soudain un sergent, cassant un morceau de bois sec entre ses doigts dans un geste rageur. Je parie que la petite promenade de santé va recommencer, avec les Boches aux fesses. J'en ai marre, moi, de cette drôle de guerre !

— Et encore, nous, on est des vernis ! fit observer un cuistot en clignant de l'œil d'un air entendu... On partira au quart de tour avec les bagnoles, et on trouvera bien moyen de mettre la Seine entre eux et nous. C'est plutôt les amis de Dieppe que je plains. Ceux-là, on les reverra pas.

— Pourquoi ne les reverra-t-on pas ? demanda paisiblement « l'Anguille ».

— Ben ! cette fois, ça sera, comme toujours, la pagaïe. « Allez hop ! en voiture ! » au dernier moment. Fichez-le-camp, si vous pouvez... Dame ! Dieppe est à vingt-cinq kilomètres. Quand nous lèverons l'ancre, les gars du Central seront déjà faits aux pattes.

— Non !... J'irai les chercher.

— Bien sûr, toi t'es « l'Anguille » ; mais, cette fois, c'est pas la peine d'essayer. Il sera trop tard, tu verras...

Ils dressèrent tous la tête, d'un même mouvement. Au-dessus d'eux, le ciel venait de se peupler de bruits, de sourds ronronnnements... Les avions !

A ce coup, il ne s'agissait pas d'un bombardement ; les ailes ennemies s'éparpillaient sur la campagne, dans un carroussel inattendu.

— Qu'ont-ils encore inventé ? grondaient les hommes, le coup tendu pour suivre les étranges évolutions.

Ils le surent très vite. Brusquement, l'escadre aérienne vira, reprit la direction de ses bases, disparut. Mais le ciel, pourtant, n'était pas vide ; de nombreux points blancs le piquetaient, se balançant de tous les côtés et descendant vers le sol au hasard des souffles de l'air.

— Des parachutes !

— Ça va grouiller d'espions d'ici deux heures ! affirma le cuistot, qui ne rigolait plus... Et les types de la 5e colonne les attendent avec des armes, pour

— *Ce n'est pas tout ça... Au jus...* (page 5.)

nous saler les fesses. C'est le pire de tout, cette saloperie-là. Ah ! on peut dire qu'ils l'ont préparée, leur guerre !

— Ce n'est pas tout cela, coupa froidement Pierre. Nous n'allons pas les laisser débarquer sans nous mettre un peu en travers... On y va ?

— On y va !

Et la journée coula dans une chasse vaine. Tout le monde se retrouva au cantonnement, sans avoir rien vu, rien découvert, pas même un parachute.

Tout à sa quête, Pierre n'avait pas prêté attention à l'intensité grandissante de la canonnade. Depuis trois semaines, après tant d'années de vie civile, il se trouvait rejeté dans l'effarante existence du passé ; toutes les choses abolies renaissaient et, avec elles, l'instinct guerrier — cet instinct le guidant sûrement à travers les embûches mortelles, lui permettant de prévoir et d'agir en soldat. Ses réflexes lui avaient appris que le combat se rapprochait, mais à cela il ne pouvait rien.

— « L'Anguille ! » le pitaine te demande ! lui cria un homme de corvée...

L'est déjà quatre heures. Fais vite Tu casseras la croûte après... Tu dois la sauter.

De fait, il crevait de faim, mais ne s'en était pas aperçu. Il était la proie d'une fièvre légère, bien connue, une petite poussée de température permanente jadis baptisée « fièvre du front ». Elle ne laissait pas beaucoup de place pour l'appétit, mais, par contre, harcelait la bouche dans un désir incessant de boire et de fumer. Voilà ! elle était revenue !

En vitesse, il passa par la cuisine, rafla sur une table un quart plein d'un vin épais, le vida d'un trait, jeta un bidon à son côté, puis fila vers le château. D'un coup de botte, il ouvrit la porte du vestibule.

— Vous voilà, Pierre !... Alors ? ces parachutistes ?... Ce n'était pas la peine de vous échiner, mon ami. Je commence à saisir la tactique des Allemands ; ils veulent nous avoir autant par les nerfs que par les armes. Ils vont nous imposer sans arrêt cette idée qu'ils sont les plus forts, qu'il n'y a rien à faire, que nous devons baisser les bras... Croyez-vous qu'il y avait l'ombre d'un parachutiste, Pierre ?

— Sais pas... sais plus ! articula l'adjudant têtant avidemment au bidon.

— Non, il n'y en avait sûrement pas : mais vous avez été quarante, cinquante peut-être à vous crever physiquement, à vous énerver moralement, surtout parce que vous n'avez pas trouvé le moindre parachute. La 5e colonne était là pour les escamoter, n'est-ce pas ?... Nous serons dans un bel état, quand les Fritz nous tomberont dessus.

— Les Fritz vont nous tomber dessus ?

Le capitaine continua, de sa voix dépourvue de passion :

— Ils sont à Tôtes, mon cher ami... depuis deux heures.

— A Tôtes !... mais alors...

— Alors, la route est coupée. Logiquement, leurs colonnes motorisées doivent filer les unes sur Dieppe, les autres sur Rouen... et le front est enfoncé.

— Je prends la Simca... je file à Dieppe...

— Vous exécutez les ordres, comme toujours.

— Les ordres ?... Quels ordres ?

— Les miens. Mon cher ami, moi je n'ai pas reçu l'ordre de me replier ; la 14e quittera Doudeville seulement lorsque le commandant en aura pris la décision. Les opérateurs de Dieppe rejoindront s'ils le peuvent, mais ils doivent rester à leur poste jusqu'à la dernière minute. D'ailleurs, je suis toujours en liaison avec eux. Des troupes tiennent toujours le port et nos hommes font du bon travail... Allez vous reposer, car j'aurai sans doute besoin de vous d'ici peu.

Il n'y avait pas à discuter. Pierre sortit, alla s'asseoir sur la dalle chaude des douves. Les pieds ballants au-dessus de l'eau morte, il songeait, sans entendre les appels venus des communs : « Pierre ! Pierre !... à la soupe ! » Manger ? Il se fichait bien de manger. Une sorte de houle mauvaise naissait en lui, la rage impuissante du soldat désarmé, déjà quasi prisonnier, contre l'ennemi vainqueur sans combat. Ce canon ne se tairait-il pas ?

CHAPITRE III

Ce vieil Alfred

La nuit était venue, dans une tombée lente. Les étoiles s'appointaient au ciel. « Une chance ! murmura l'adjudant. Pleuvra pas, c'est toujours autant ». Il se leva et se dirigea vers le cantonnement. Les hommes digéraient, assis par groupes, soucieux, fumant leur pipe. Un soir entre les soirs. Ils ne savaient pas.

— Dis donc, Pierre ! lança un gars placide... Le ramdam te couperait-il l'appétit, des fois ; on t'a pas vu à la briffe.

— C'est pas le ramdam, vieux. C'est la chose de Tôtes.

— Tôtes !... Tu veux pas dire ?

— Si, justement. Ils sont à Tôtes.

— Ah ! les vaches !

— Rassemblement !

« L'Anguille » avait lancé l'appel d'une voix décidée. En quelques secondes, la 14e se trouva groupée autour de lui.

— Voilà, j'ai réfléchi... C'est pas le moment d'élargir vos ceintures pour placer vos ventres à l'aise. Les Fridolins peuvent nous tomber sur le râble d'une minute à l'autre ; ceux qui ne veulent pas le croire n'ont qu'à écouter... L'ordre de repli va arriver incessamment ; alors, faut que vous partiez au quart de tour. Vous connaissez le pitaine ; il agira à la minute où il aura son pli, pas une seconde avant. Moi, je ne tiens pas à visiter la Poméranie en ce moment. Vous non plus ? Bon !... Alors, les chauffeurs aux voitures ! Vérifiez les moteurs, faites le plein, votre boulot, quoi ! Les autres, à charger le matériel et les affaires personnelles. Que tout soit prêt à démarrer en moins de deux. En terme de sport, ceci s'appelle disputer un handicap... Je vois que vous avez compris.

La Section s'élançait déjà vers les granges. En partant, on ne laisserait derrière soi ni un mètre de fil, ni une bobine ; ce serait vraiment un repli militaire, pas une fuite sans nom.

Pierre rappela un cuistot se dirigeant vers la cuisine.

— Gélus ! deux services à te demander.

— Trente-six, mon adjudant, si je peux.

— Deux seulement. D'abord mettre cette carte à la poste au cas où je ne serais pas demain avec vous. Tu attendras jusqu'à demain soir.

— Pas avec nous ?

— T'occupe pas, cela se passera bien... Puis tu vas préparer deux bidons de pinard, un casse-croûte et un coup de gnole pour deux. Nous serons deux.

— Qui, l'autre ?

— Je n'en sais rien. Dans tous les cas, un chauffeur. C'est tout... Si on me demande, je suis dans mes plumes.

Il eut tôt fait de s'allonger, tout équipé, sur la paille, encore éparse de

son insomnie précédente. Le canon tonnait toujours, et il resta là, les yeux ouvert à écouter. Soudain, la porte s'ouvrit.

— Pierre ! Le capitaine...

— J'y vais !

Il était debout, casque en tête, pétoire au ceinturon, prêt à marcher. Et, à nouveau, il se trouva dans le vestibule. Le capitaine l'attendait, une mince feuille à la main.

— Lisez !

L'ordre de repli ! On s'était décidé, de l'autre côté de la Seine ; il ne s'agissait plus que d'aller les rejoindre.

— Vous êtes chef de cantonnement ; prévenez les hommes.

— C'est fait, mon capitaine. La Section sera en route dans cinq minutes.

— Parfait ! Vous monterez dans la voiture de tête.

— Excusez, mon capitaine... Mais nos treize de Dieppe. Vous-même avez décidé que nous ne laisserions personne en arrière.

— Les attendre fait courir le risque de tomber tous aux mains de l'ennemi.

— Sans doute ; aussi ne s'agit-il pas de les attendre.

— Alors de quoi s'agit-il ?

— Tout simplement de les ramener à la Section, ici ou ailleurs, l'endroit n'a pas d'importance. Ce ne sera pas pour rien que la « Banane » aura attendu et que j'aurai engagé ma parole.

— Vous... vous voulez aller à Dieppe ?

— Oui, mon capitaine. Un petit saut en avant me fera du bien pour tout le reste de la campagne ; j'aurai au moins un souvenir possible à garder... et, surtout, il y en aura treize de moins dans leurs camps de prisonniers.

— Soit ! Il est vingt-trois heures. Nous sommes coupés de Dieppe depuis vingt et une heures. Il y a donc peu de chances pour que vous puissiez atteindre le but ; mais enfin, vous allez tenter quelque chose que j'aimerais risquer, si j'étais à votre place. Promettez-moi seulement de faire demi-tour si vous voyez que votre tentative est irréalisable. Nous serons à Petit-Couronne demain, dans le cantonnement que nous occupions avant de venir ici.

— Je rejoindrai, mon capitaine.

— Prenez la voiture légère, la Simca... Ah ! il vous faut un chauffeur... Que pensez-vous de Larcher ?

— Larcher n'a jamais été à Dieppe. Il fait noir comme dans un four, à présent... Et puis, marié, il a trois gosses.

— Oui, bien sûr, c'est embêtant. Je n'en vois pourtant pas d'autre...

— Des fois que vous voudriez bien regarder par ici, mon capitaine, fit une voix, vous verriez pourtant un célibataire nyctalope, qui a déjà fait la balade de Dieppe lui, et pas plus tard qu'hier.

C'est ainsi qu'Alfred, le téléphoniste, vautré sur le lit de camp au pied de l'appareil désormais inutile, faisait ses offres de service. Sans attendre la réponse, il continuait :

— Vous comprenez, moi, je suis un bouche-trou. Pensez ! un deuxième classe dans une section de gradés ! « Alfred, tu marcheras avec l'équipe des lignes, demain !... Alfred ! tu donneras un coup de main pour la corvée de charbon !... Alfred ! tu prendras l'écoute au bigorno, ça te reposera... Dumolard, puisque tu tiens un garage à Sartrouville, tu vérifieras le moteur de la bagnole qui bafouille... » Moi, vous comprenez, je veux bien. C'est la guerre !

Faut que tout un chacun y mette du sien, et les Frisés j'peux pas les encadrer depuis 17, où ils m'en ont placé une dans le bras gauche... Alors, pour ce qui est d'aller faire un tour de leur côté — une fois, n'est pas coutume — j'en suis, vu le célibat et aussi cette idée de stopper un peu devant les Boches... Acceptez-moi, mon capitaine.

L'homme de Belfort s'assit. Il griffonna hâtivement quelques lignes sur un papier à en-tête. Brusquement, il se releva, tendit le billet à Pierre :

— Votre ordre de mission, adjudant ! C'est entendu, Alfred vous accompagnera. Faites ce que vous pourrez pour ramener les gars ; mais j'ai votre parole que vous ne commettrez pas de folies intempestives.

« L'Anguille » engloutit l'ordre dans son portefeuille, referma sa vareuse. Il frappa Dumolard à l'épaule :

— Mets la Simca en route... Fais vite !

Déjà, l'autre avait disparu. Tout était dit. Les deux hommes quittèrent le vestibule. Sur le perron, ils s'arrêtèrent. A l'Est, de grands éclairs crevaient la nuit, suivis d'un grondement sourd, incessant.

Pierre eut un sourire. La Section ne serait pas repliée trop tôt. Ce n'était pas grand chose, mais cela faisait tout de même plaisir. La masse humaine s'agitant dans l'ombre autour des camions, dont les moteurs ronflaient devant les communs, n'irait pas faire connaissance avec les camps de P.G.

Souple, silencieuse, décelant sa présence par le seul clignotement lumineux de ses phares, la Simca vint se ranger devant les marches. Alfred avait fait vite, en effet.

Et « l'Anguille » devait constater, par la suite des événements, que le célibataire-myatalope Alfred faisait toujours vite et bien ce qu'il fallait.

— Bonne chance !... bonne chance à tous ! murmura le capitaine en posant sa main sur l'épaule de l'adjudant.

— A demain ! répondit tranquillement « l'Anguille ».

D'un saut, il fut en bas du perron. Ses doigts ouvrirent la portière et il s'affala sur la banquette de cuir.

— A la cuisine, Alfred !

Gélus attendait. Bidons, casse-croûte et gnole, tout était prêt. Il ne fallut pas trente secondes pour enlever le paquet et... en route !

CHAPITRE IV

La route de Dieppe

La voiture fonça dans le noir, se séparant de la Section et de son destin. Le cœur de Pierre se mit à battre violemment, tandis que la route filait sous les roues tournoyantes. Il roulait en pleine nuit, autant dire sans armes, avec cet inconnu, rivé au volant, pour compagnon. Mais cette aventure, il l'avait voulue.

— Vise un peu !... des feux sur la grande route... les motorisés, des fois !

Dumolard rompait son mutisme. Effectivement, dans la direction de la route Tôtes-Rouen, des petites lueurs naissaient au ras du sol, aussitôt disparues qu'entrevues, Pierre haussa les épaules.

— Si c'est pour me tâter que tu dis cela, répliqua-t-il sèchement, faudra que tu repasses. On est dans le bain. Motorisés ou pas, moi je vais à Dieppe. Et toi ?

— Oh ! moi, ce que j'en disais, c'était pour savoir. J'ai jamais été gradé, pas plus à celle-ci qu'à l'autre... D'abord, je suis antimilitariste.

Pierre se mit à rire. L'endroit, le moment étaient vraiment bien choisis pour une telle profession de foi. Au surplus, Alfred appuyait sur le macaron et la Simca accéléra sa vitesse. L'adjudant estima de son devoir d'offrir un semblant d'intérêt :

— Tu y vois, toi, dans ce noir ?

— J'suis nyctalope, j'vous dis... enfin, un peu le genre chat. Une veine qu'il n'y ait pas de lune, on sera moins repéré. Seulement, après le croisement, macache pour faire de la vitesse.

— Mon vieux, tu te débrouilleras, mais il faut parvenir à Dieppe et embarquer notre monde avant l'arrivée des Frisés.

— On tâchera, sauf imprévu... C'est curieux, mon adjudant, j'vous voyais pas fait comme vous voilà, pendant notre vie de château à Arras. J'vous trouvais plutôt vache.

— Et tu es venu quand même avec moi, au risque de ta liberté ?

— Oh ! c'est pas pour vous. C'est pour moi. Un peu, comme qui dirait pour me réhabiliter. J'en ai soupé de décaniller devant les fils de ceux que j'ai foutus dans le Rhin... Alors, c'te idée de faire demi-tour, ça je vous en félicite.

Ils se turent. La nuit était de plus en plus noire, de plus en plus menaçante. Les grandes lueurs des coups de départ illuminaient la route et, tassés sur la banquette, ils entendaient à peine le bruit des canons. Pourtant, à une détonation plus forte, dont le fracas parvint jusqu'à eux, Alfred exprima son état d'âme d'un mot lapidaire :

— Ça rajeunit !

Le petit cadran lumineux de la voiture annonçait l'approche de minuit. Il y avait plus d'une demi-heure qu'ils roulaient, et Pierre ne se reconnaissait

pas dans ces ténèbres. Une soudaine angoisse le saisit. Il posa la main sur le bras du chauffeur.

— Tu sais où nous sommes ? Je n'ai pas vu le croisement. J'ai l'impression d'être égaré.

— Non, écoute, mon adjudant, tu vas pas commencer... D'accord, on n'est pas sur le chemin direct, mais c'est voulu par bibi. Pendant que vous faisiez vos excentricités à Doudeville — incendie, parachutistes, toute la lyre — moi, j'avais le bigorno pour distraction... et aussi une grande carte de la région. Le plus bel ornement de la pièce. Alors, tu penses si j'ai eu le temps de la photographier ; elle est là sous mon crâne, avec les plus petits chemins de terre. Justement, ceux que j'emprunte, parce que plus sûrs et moins mal fréquentés. Dame ! c'est aussi plus long... T'as pensé à prendre un bidon ?

— Deux !

— Parfait !... Commence à faire frisquet ; passe le mien, que je tête un bon coup.

L'auto stoppa, pile. On était arrêté à un carrefour. Alfred saisit le bidon et, avant de porter le goulot à sa bouche :

— Pour plus de sûreté, regarde sur la plaque si Dieppe est à notre gauche... Voici ma lampe.

« L'anguille » sauta en vitesse à bas de la voiture. Le carrefour était désert. Au milieu, sur un tertre herbeux, le poteau indicateur s'érigeait, sommé de sa plaque. Il la balaya d'un faisceau rapide, lut l'indication au vol, stoppa la lumière d'un doigt nerveux... et laissa choir la lampe dans l'herbe. Sa main hâtive ne la retrouva pas.

— Alors ?... c'est pour demain ?

— J'ai perdu la coufle...

— C'est pas un drame. Embarque !

Ils recommencèrent à rouler, moins vite. Ce n'était rien, ce petit ustensile égaré, mais l'un et l'autre ressentaient comme un échec, une prémonition que tout n'irait pas sans casse jusqu'au bout. Et Pierre s'injuriait intérieurement de sa maladresse, qui le plaçait dans une sorte d'infériorité vis-à-vis de Dumolard. Il lui faudrait faire quelque chose de très bien pour se racheter.

Tout à coup, la Simca heurta un obstacle par l'avant, puis s'immobilisa.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea « l'Anguille ».

— Descends... va voir ! ordonna le chauffeur.

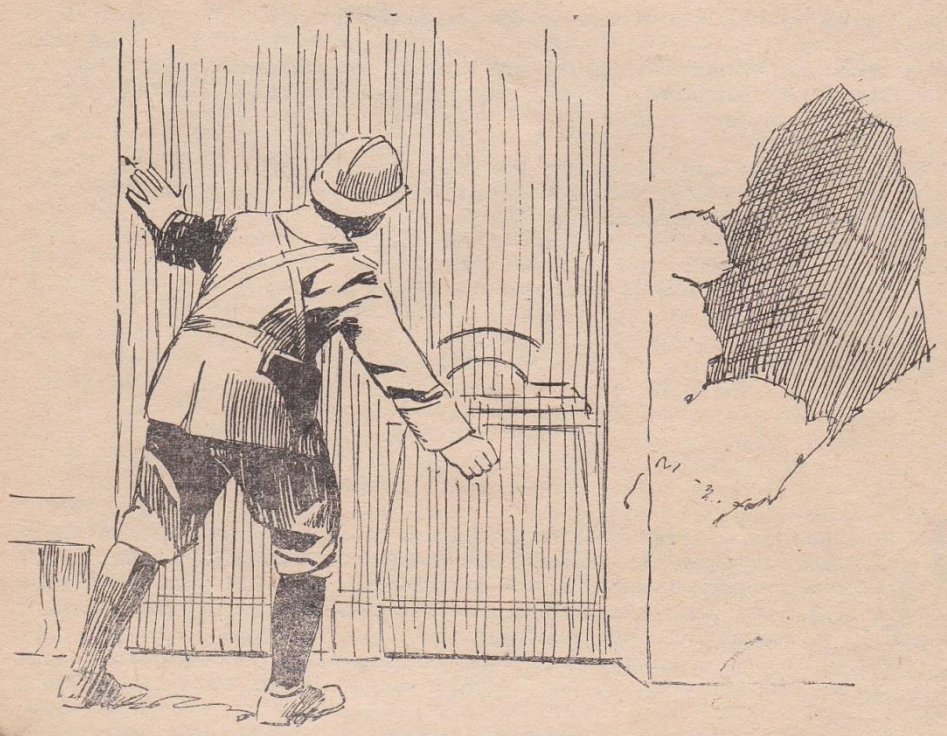
— Des voitures en travers de la route ! s'effara l'adjudant.

Un rapide coup de phare leur révéla une barricade de fortune, édifiée en travers du chemin par les paysans qui l'avaient abandonnée à peine achevée. Ils éprouvèrent toutes les peines à évoluer à travers la chicane et à dépasser l'obstacle.

— Les chameaux ! râla Alfred, quand ils se furent remis en route... Ça veut jouer à la guerre, gêner les approches de l'ennemi. Et quand le « boum-boum » se rapproche, tout le monde décanille. Alors ce sont les Français qui se cassent la g... sur leur monument. Sacrés jean-foutres !

A présent, la montre lumineuse marquait près d'une heure et, à travers la vitre, Pierre ne distinguait plus qu'une masse sombre enserrant les fossés, un vrai tunnel verdoyant, sans doute un grand bois. Alfred affirma qu'il lui était impossible de continuer à conduire dans cette obscurité.

— Tu comprends, un faux coup de volant et on se retrouve dans les décors. Finie la balade de Dieppe et en route pour le pays des choucroutes.



Déjà Pierre tambourinait la porte épaisse hermétiquement close à grand renfort de bottes et de poings (page 18.)

Très peu pour moi !... Tu vas te placer en avant de la voiture ; tu cours au pas gym' jusqu'à l'extrêmité des arbres. Moi, de temps en temps, je te prends dans le champ des phares. T'as saisi la manœuvre ? On n'a pas le choix.

Il en fut ainsi, parce que c'était le seul moyen d'en sortir. Dix bonnes minutes de course. Quand il réintégra la Simca, « l'Anguille » était à bout de souffle et parfaitement en nage. La montre marquait une heure et demie, mais le bois était derrière eux.

La Simca fonça vers le but, dans son ronronnement léger et, tout à coup, à l'extrêmité d'un virage, les deux hommes reçurent sur leurs lèvres un vent frais, dont la saveur salée ne pouvait les tromper.

— Bon Dieu ! râla Alfred... on a coupé le chemin de Dieppe sans le voir dans cette cochonnerie de nuit. Nous v'là à toucher les falaises. Pas mèche pour rouler sur le sentier des douaniers... Y a pas, faut faire demi-tour. T'énerve pas.

Ils firent demi-tour, dans une manœuvre audacieuse, les roues patinant dans la terre humide des prés. Dix minutes plus tard, ils retombaient dans la route côtière, qu'ils ne manquèrent pas, cette fois. Pierre sentait la colère

bouillonner en lui, à la pensée de tout ce temps perdu, et son regard apercevait à peine la longue file des peupliers paraissant monter la garde des deux côtés de la route asphaltée. Enfin, un groupe de maisons éparses se devina dans l'ombre et Dumolard stoppa la Simca devant celle qui se trouvait écartée, à l'entrée même du patelin.

Petit-Apilly !

« L'Anguille » sauta en voltige hors de l'auto. Il se rua derrière la ferme, découvrit la « Banane » à l'endroit choisi par ses soins. Une seconde, il resta, stupide, à regarder le camion abandonné...

Le chauffeur — le fameux Jim — avait disparu !

CHAPITRE V

Les treize

Les sapeurs de la 14e T.M. se trouvaient rassemblés dans la cave de la Recette Principale des postes. Cette cave leur servait d'abri pendant les bombardements. Comme depuis leur arrivée, six jours plus tôt, Dieppe n'avait cessé d'être arrosé, les hommes avaient passé là tout le temps pendant lequel ils ne travaillaient pas aux appareils.

Pour l'instant, ils étaient neuf. Trois hommes de la Section se trouvaient tout en haut de l'immeuble, au deuxième étage ; là, ils servaient les rares lignes téléphoniques reliant encore les organismes intérieurs de la ville. Ainsi, ils affirmaient, malgré le tragique des circonstances, que les « détachés » auraient accompli leur devoir jusqu'au bout.

Chef de poste, l'adjudant Fleg faisait le guet à un proche coin de rue. Les opérateurs mis en place, Fleg avait pris l'habitude de veiller sur la sécurité commune. Ceci de sa propre autorité. Mais, cette nuit, ce n'était pas sur l'arrivée des vagues aériennes qu'il concentrait son attention ; les avions à croix gammée paraissaient avoir totalement disparu du ciel, depuis près de vingt-quatre heures. Aux aguets, ses sens tentaient de découvrir le lointain roulement qui l'avertirait de la venue des motorisés... Et rien, toujours rien ! hormis la canonnade, violente à présent, en direction de Rouen. Désabusé, il haussa les épaules, puis rentra dans la Recette qu'une bombe avait sérieusement lézardée, trois jours auparavant.

En l'entendant descendre les marches de l'escalier, les sapeurs levèrent les yeux, arrachés à leur pénible rêverie. Il eut à peine le temps de paraître, dans le halo des bougies. Déjà, ils se trouvaient tous groupés autour de lui, l'assaillant de questions :

— T'as rien entendu ?... Tu penses que les Frisés ont réquisitionné les plumards de Tôtes pour faire un somme ?

— Alors quoi, chef ?... On continue à prendre l'écoute juste pour la batterie côtière, la Place, le Service des Eaux et la Gare Maritime ?... Cela ne vaut pas le coup.

— Nous allons être « fabriqués », Fleg... les feldgrau vont nous cueillir

comme des fleurs. On pourrait encore filer par le sentier des falaises et rejoindre la Section à Doudeville.

Sans répondre tout de suite, l'adjudant pencha son grand torse maigre au-dessus d'une bougie. Un point rouge naquit à l'extrêmité de sa cigarette. Il aspira voluptueusement la première bouffée et la rejeta par une narine — sacrée habitude ! Puis, tourné vers les neuf, il articula froidement :

— Résumons la situation... Depuis une semaine, l'équipe des lignes a fait son travail jusqu'à la Somme, sous les ordres du capitaine. Les petits copains de la 14e ont monté tout le réseau fil de l'armée. Les gars ont dû s'offrir une assez jolie partie de dérouillage. Oui, ils ont eu leur part du gâteau — bombes et obus. En échange, nous, les opérateurs avons reçu Dieppe à exploiter. Dame ! comme séjour de plaisance et station balnéaire de tout repos, on peut présentement trouver mieux... Quand nous sommes arrivés, la baraque tenait debout toute seule ; maintenant, elle a besoin d'un peu de chance, mais elle tient tout de même avec ses trous et ses lézardes... Nous étions treize. Nous sommes treize. C'est un assez joli résultat... D'accord, les Frisés ont pris Têtes à la tombée de la nuit et, pourtant, ils ne sont pas encore ici, à trois heures du matin. Je ne puis vous dire pour quelle raison, puisque nous nous trouvons coupés de l'extérieur, en plein cirage ; mais ils peuvent très bien avoir renconntré un os en cours de route. Par ailleurs, puisque certaines liaisons sont encore possibles dans Dieppe même, il faut des gars d'attaque pour les assurer. Nous sommes ici pour cela ; donc, nous les assurerons. Vous n'avez qu'à regarder le chef de Centre et madame Marchal pour apprendre ce que des postiers ont à faire dans de telles circonstances.

— Oh ! bien sûr ! ronchonna un sapeur... on fera ce qu'il faut, avec ou sans accompagnement de bombes. Le receveur, c'est un drôle. Ce vieux devrait être à la retraite ; il se balade dans son bureau comme si de rien n'était. Les Boches peuvent s'amener, lui ne partira pas pour si peu. « Je n'ai pas reçu l'ordre de la Direction ! » qu'il dit.

— Pour Lise, c'est autre chose, enchaîna un petit rougeaud noyé dans l'ombre... Elle a sur le cœur la mort de son Marchal. En travaillant comme elle fait, on dirait qu'elle entend venger le copain. Avez-vous vu comment elle a camouflé le Jim ?

— Celui-là c'est un as, un dur. Celui qui devinerait qu'il n'est pas Marchal — pauvre vieux Marchal ! — en personne, n'est pas encore né. Voilà qu'elle l'a fait affecter à la Recette auxiliaire de Petit-Apilly, sous les ordres du Receveur d'ici. Quoi qu'il advienne, il demeurera dans ce sacré bled... Lise, le Chef de Centre, Jim Marchal, voilà déjà du monde pouvant causer de l'embêtement aux arrières de l'ennemi.

— Oui, approuva un sergent, mais, dans le coup, la « Banane » n'a plus de chauffeur, si le Jim reste ici.

— L'ennui est paré, répliqua Fleg. Nous avons parlé ensemble, l'Anglais et moi. Il fallait quelqu'un pour le remplacer au volant, pour le retour. Alors, je conduirai.

— Tu conduiras, tu conduiras... Très bien, mais donne l'ordre de repli et en moins de deux nous serons tous au rendez-vous — carrefour du Petit-Apilly — pour filer sous le nez des « verdures ».

— Vous occupez pas de l'envolée, les gars. Aussi sec que je suis là, nous serons alertés à temps, en dépit des lignes coupées ; nous réintégrerons la Section. D'ailleurs, « l'Anguille » a dit qu'il viendrait nous chercher.

— Bien sûr ! « l'Anguille » a dit qu'il viendrait... seulement peut-être ne pourra-t-il pas. Doit y avoir des Boches partout.

— S'en trouverait-il un bataillon devant la porte, « l'Anguille » passerait quand même.

— C'est beau la foi... Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

— Ce qu'on fait ?... Delmas, Lavieille, Préau, la relève ! En vitesse, là-haut. Prenez l'écoute. Essayez d'arracher madame Marchal à son appareil ; dites-lui de venir prendre quelques instants de repos. Vous autres, vous avez le choix : ronflez, ou faites une manille. S'il y a des amateurs pour une « enchère », moi j'en suis.

Et, dans ces heures cruciales où tant de cœurs flanchèrent, les treize du Central de Dieppe attendirent, calmes, stoïques, rivés à leur poste de combat — une vieille Recette postale où seuls quelques fils aériens, réparés par leurs soins, continuaient à affirmer que les vétérans de la Télégraphie Militaire s'entêtaient à lutter... peut-être sans espoir, mais avec cœur toujours...

CHAPITRE VI

Lise Marchal

Jim n'est plus là ! s'était écrié Alfred, avec angoisse, lorsque Pierre et lui avaient découvert le camion abandonné.

— Et alors ?... tu vas pas en faire une maladie, non... D'ailleurs, c'était à prévoir. Je vous ai entendu, le pitaine et toi, quand vous parliez du type. S'il est ce que vous disiez, le gars a son plan. Il s'est perdu dans le décor ?... Le coup est régulier, s'il veut jouer la pièce aux « choucroutmans ».

— Oui... mais qui conduira la « Banane ? »

— T'as pas vu Fleg à un volant ? Quand on a passé au travers d'Abbeville, en plein bombardement, c'était autre chose que de conduire place de l'Opéra un jour d'embouteillage. Ben ! le Fleg a tiré sa bagnole de là-dedans, avec le sourire. T'en fais pas pour le conducteur, il est trouvé... On est pas ici pour faire des discours, tu ne penses pas ?

— Tu as raison... Ecoute ! avant de mettre en route. Nous avons environ 800 mètres de côte, avant d'atteindre la route Dieppe-Rouen. Etant donnée l'obscurité, tu stopperas à vingt mètres du croisement. Si tout est calme, on fonce, on vire et on plonge sur le Central.

— Vu !... C'est du tout cuit, à moins d'un fameux os !

Cette fois, Pierre n'ouvrit pas la portière. De la main agrippé à la poignée, il se tint debout sur le marche-pied, tandis que la Simca prenait son élan et abordait la rampe en souplesse. Nerfs tendus à l'extrême, dans ces courtes minutes où le vent de la course le souffletait en plein visage, il fouillait l'avant d'un regard aigu. L'angoisse le tenaillait d'apercevoir un feu — un feu ennemi.

Soudain, la voiture stoppa. En vérité, Dumolard était un as !

Abandonnant le chauffeur à son volant, l'adjudant courut vers la route,

devinée si proche. Dans le noir, ses oreilles perçurent un roulement étouffé, un bruit différent de celui du canon. Quelque chose s'écoulait sans arrêt sur le long ruban goudronné, quelque chose qui, indiscutablement, n'était pas une colonne motorisée. Brusquement, il comprit :

— Des camions !... des camions allemands !

Dieppe coupé, isolé dans son cul de sac au bord de la mer, au creux de la falaise, ne valait pas la peine d'une attaque en force, la perte de quelques hommes. Cette ville se trouvait prise sans qu'il fût besoin de livrer le moindre combat. Les rares soldats français qui s'y trouvaient encore devaient automatiquement se rendre, puisque personne au monde ne viendrait les libérer de cette nasse. Tous feux éteints, dans la nuit complice du guet-apens, des camions chargés de guerriers et de matériel descendaient dans le port ; et, au petit jour, les hommes de la Wehrmacht se mettaient au travail afin de désembouteiller le chenal obstrué par les cargos coulés, pour réparer les bassins, pour rendre utilisable enfin, dans des buts militaires, ce point de la côte si important par sa position face à l'Angleterre.

Caché derrière un arbre, le guetteur sourit en silence. Il restait encore une chance ; il allait la courir.

En deux bonds, il se retrouva sur le chemin de Petit-Apilly. Sans signaler son approche, la Simca était presque arrivée à sa hauteur.

— Alors ? interrogea Alfred.

— Les Frisés !... Un convoi !

— Des motos ?

— Non. Des camions... Vieux, saisis bien l'astuce : des fois, ils laissent des vingt, trente mètres d'intervalle, et ils roulent tous feux éteints.

— Bon ! Le tout est de coller au cul de la dernière bagnole d'un segment. Si, par hasard, il y a un Boche assis à l'arrière, il pensera qu'on est une voiture de liaison, vu qu'il ne pourra rien distinguer de net. D'autre part, on sera trop loin pour être aperçu par le conducteur du camion suivant, lui-même bien trop occupé à ne pas rentrer dans le portrait du précédent... Reprends la pose au marche-pied et allons-y, « passez la monnaie » !... J'ai le contact au macaron.

Deux minutes coulèrent, puis le ronronnement parut s'assoupir sur la route.

— Vas-y !

Pierre avait jeté l'ordre avec joie, sans la moindre émotion. Il lui semblait que l'homme quasi-inconnu de lui si peu de temps auparavant, que Dumolard était devenu un morceau même de sa chair. Ils vivaient ensemble une heure unique de cette guerre sans héroïsme. S'ils mouraient, ils mouraient de la même rafale, dans le même combat... en soldats !

Soumise à la main ferme d'Alfred, la Simca roula jusqu'à distinguer l'arrière d'un camion. Puis, selon le plan prévu, ce fut une lente glissade vers le port, entre des maisons noires, hostiles, fermées — des maisons dont certaines portaient déjà le stigmate de l'écrasement définitif.

Les enfants perdus de la 14e connaissaient les méandres de la ville, ayant effectué la liaison à plusieurs reprises au cours des dernières journées. Aussi, lorsque le convoi obliqua à droite en arrivant aux bassins (sans doute lui avait-on fixé la gare maritime pour objectif) un brusque coup de volant lança-t-il la Simca sur la gauche. Les petites rues noires et désertes l'engloutirent, la dissimulèrent sur-le-champ à tous les yeux. Pierre n'eut pas besoin

d'articuler : « au Central ! » Alfred répondait de lui-même à ses pensées, agissait comme il l'eût pu faire en personne.

Il ne fallut pas trois minutes pour atteindre la grande bâtisse couronnée des fils de campagne, la Recette déjà mutilée.

— Ben ! mes aïeux ! les copains ont dû avoir le mal de mer ! exclama Dumolard jailli de l'auto et distinguant les trous de bombes qui encadraient le Central.

Déjà, Pierre tambourinait la porte épaisse, hermétiquement close, à grand renfort de coups de bottes et de poings.

— Ouvrez, les gars ! ouvrez... Dehors, la 14e... C'est moi, Pierre !... Ouvrez-vous, bon sang ?

Les secondes coulaient, longues comme des siècles. Impossible que les Boches ne se décidassent à effectuer une virée dans le coin pour se saisir du Central téléphonique. Des Boches, il y en avait déjà pas mal d'arrivés. L'Anguille et les treize allaient-ils se laisser prendre comme des rats dans une trappe ?

Pierre entendit enfin un bruit de pas derrière la porte, un remue-ménage de serrures qu'on tire. Et, sur le seuil, lampe à pétrole au poing, une femme s'encadra. Toute jeune, blonde et jolie, elle s'offrait calme, vêtue de noir. L'adjudant devina Lise Marchal dans cette inconnue. Il salua, la main au képi.

— Adjudant Pierre, de la 14e section... Je viens relever les hommes détachés à Dieppe.

Sans un mot, elle s'effaça contre le mur, pour le laisser entrer. Puis, très doucement :

— La 14e !... alors, vous l'avez connu.

— C'était le meilleur d'entre nous, Madame.

— Le meilleur !... sans doute, puisqu'il est mort. Vous êtes tous un peu ses frères, n'est-ce pas ?

Très vite, se rendant compte de l'importance du temps, elle ouvrit une nouvelle porte.

— Descendez !... Ils sont en bas. Ils vous attendent.

Elle disparut, légère, immatérielle.

Les 9 se tenaient debout, épuisés derrière Fleg. L'Anguille les regarda, un petit sourire de coin aux lèvres, son sourire des bons jours.

— Voilà, les gars, je suis venu... J'ai l'ordre. On part !

Une main se tendit vers la sienne, celle du responsable. Il la serra fortement.

— Tu doutais, Fleg ?

— Idiot !

Le mot, la bourrade à l'épaule épanouirent son cœur d'un plaisir jusqu'alors inconnu. Sa parole d'honneur valait donc quelque chose pour certains. Il se reprit aussitôt.

— J'en embarque trois dans la Simca. Dumo' est au stationnement, dehors. Quelqu'un Dumo' !... Jim a disparu. Fleg, tu conduiras la « Banane ».

— Naturellement, Jim reste ici... à Petit-Apilly, enfin.

— Filez tous par le sentier des falaises. Embarquez dans le camion, au carrefour. Tu sais où il se trouve, Fleg ?

— Je sais.

— Bien !... Je prends les opérateurs avec moi... Disparaissez, vous autres !

Il escalada les marches quatre à quatre, parvint dans la grande salle des standards, des creeds, des Hughes, des Baudot. Delmas, Lavieille, Présu étaient là, prêts pour le départ, mais le casque d'écoute encore sur la tête. Assis devant d'autres appareils, un homme aux cheveux blancs et une jeune femme en noir enfonçaient des fiches dans les jacks.

— Te voilà, l'Anguille !

— Me voilà. Ordre de se replier. Direction : Petit-Couronne... La Simca vous attend devant la porte. Fillez. J'arrive.

Ce vieillard, cette femme pouvait-il les laisser ? Il avança vers eux, ouvrit la bouche, mais ils firent « non » de la tête sans interrompre leur besogne. Il tenta, pourtant :

— Je peux vous emmener. Les Allemands sont dans la ville. Il ne reste plus rien à faire ici pour vous. Venez !

Le receveur répondit, tout en continuant son travail :

— Vous êtes soldat, vous avez vos ordres, vous obéissez à vos chefs. J'obéis aux miens qui sont civils. Je ne puis me replier... D'ailleurs, j'ai encore à faire ici.

— Et quoi, mon Dieu !

— Mon service ! Préparer et attendre votre retour. Vous reviendrez, aussi sûr que je vis encore. J'espère bien vous revoir.

Sans trembler, la vieille main recommença à jongler avec les fiches multicolores.

Pierre se tourna vers Lise Marchal. Elle avait arraché son casque et le regardait droit dans les yeux. Un regard ferme, clair, direct — un regard qu'il n'oublierait plus.

— C'est un Boche qui vient de répondre de la Place ! dit-elle d'une voix sans timbre. Peut-être celui qui a tué Maurice... Partez ! Je dois rester, moi. Je dois rester avec notre allié l'Anglais, Jim. Il est nécessaire que des Français, que des Françaises restent pour combattre encore. Adieu !

L'Anguille salua ces êtres purs et nobles refusant un pas en arrière, stoïques devant l'envahisseur. Il avait voulu faire un geste cette nuit, un geste propre ; ceci lui parut puéril, presque insignifiant, en regard de cette abnégation totale, de cette simplicité si bien de chez nous... Et, ces deux-là, il les quitta en les chérissant comme un père, comme une sœur.

CHAPITRE VII

LE RETOUR

INLASSABLE, la Simca replongea dans les ténèbres, avec sa charge humaine. Plus rares, les camions allemands dévalaient espacés, vers les bassins ; mais nul ne prêtait attention à la petite voiture qui passait, fulgurante, à peine entrevue et disparaissait en direction de Tôtes. Sans doute, une auto d'officier de liaison... Chacun retombait dans le gouffre de ses pensées personnelles, sans se préoccuper davantage du minime incident de route.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé depuis qu'il avait quitté les derniers opérateurs du Central, lorsque Pierre déboucha dans le carrefour de Petit-Apilly. La « Banane » était là, le capot déjà tourné vers Doudeville, Fleg au volant, les 9 entassés sous la bâche verte. Pour avoir fait vite, ils avaient fait vite.

L'Anguille s'apprêtait à baisser le bras pour donner le signal du départ, lorsqu'un homme émergea de la nuit et s'approcha de la portière. C'était un paysan, sans aucun doute. Ses vêtements fleuraient le purin et un vague relent de Calvados se confondit avec l'odeur culottée de la pipe, quand il ouvrit la bouche :

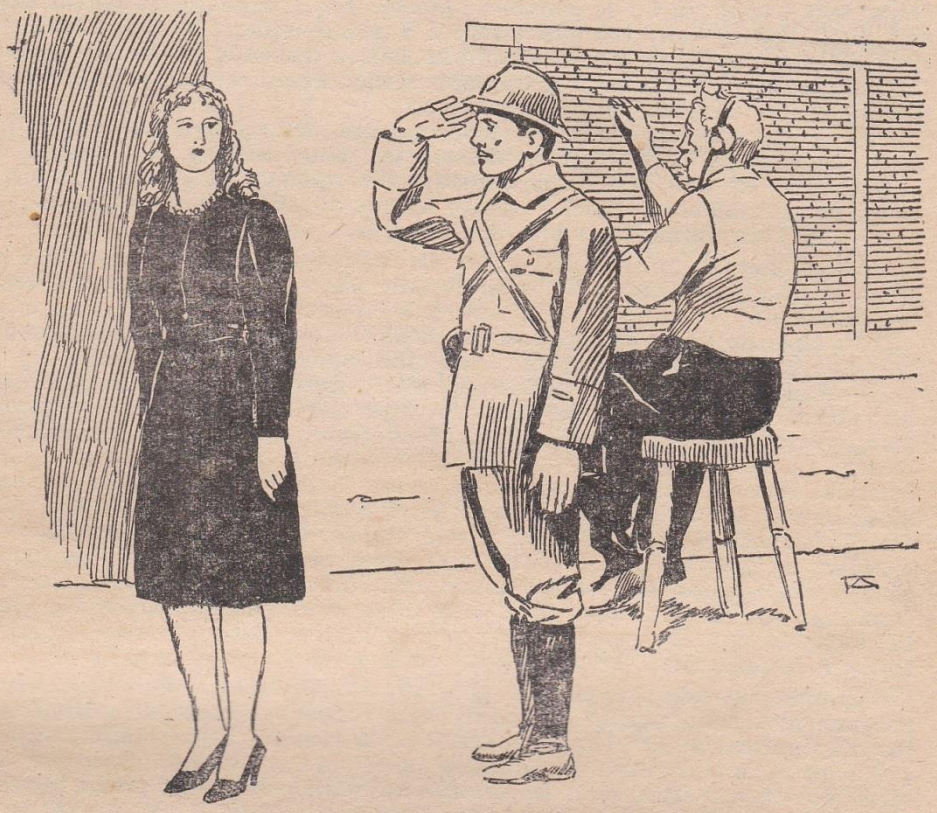
— Alors... comme ça... les gars, vous nous quittez ?

Pierre haussa les épaules. Sans doute encore un de ces idiots dressant des barricades sur les routes et s'empressant de les abandonner à peine édifiées. Mais brusquement, il tressaillit ; l'autre reprenait :

— Ça touille le cœur, gars, de vous voir partir. Mais faut ce qu'il faut, est-ce pas ?... Si j'étions point réformé, j'partirions avec vous, bien sûr dame ! Seulement, comme j'suis réformé, les Boches y m'feront ren... J'restions icite, à voir venir, pas vrai ?

Jim ! c'était Jim ! Cet homme de la nuit, camouflé en paysan normand, ne pouvait être que lui. Et il continuait de cette voix placide, narquoise masquant tant de décision sous l'affectation de la bêtise :

— Un paysan ! Que voulez-vous qu'y disent à un paysan, qu'a ses papiers en règle. Marchal, j'm'appelle, et ma femme elle travaille aux Postes, à Dieppe. Alors, moi, j'tiens aussi la recette auxiliaire, à Petit-Apilly. C'est un bon travail, pas tant pour le rapport d'argent que pour la situation. On en apprend des choses, avec le courrier et le téléphone... et on a aussi les appareils à sa disposition. Ça sert, des foës !... Pour le reste du temps, dame ! un paysan y travaille la terre, y tue la vermine. La terre est bonne, icite ; faut pas la laisser bouffer par la vermine, comprenez ?... Alors, voilà, je reste pour tuer la vermine. Faut du temps, de la patience, sûr ! mais c'est pas pressé un paysan... Si, des foës, vous rencontrez des gens de par Rouen, des gens qui connaissent Marchal, vous leur s'y donnerez de mes nouvelles. Dites-leur-z-y qu'j'suis à Petit-Apilly, à la Poste et que j'les renseignerai de même, chaque fois que j'pourrai, sur tout ce qui se passe icite.



L'Anguille salua ces êtres purs et nobles, refusant un pas en arrière, stoïques devant l'envahisseur (page 19.)

La main de Pierre se tendit par la portière, empoigna celle de l'Anglais, l'étreignit. Les deux abandonnés de Dieppe avaient maintenant ce gaillard auprès d'eux pour les protéger, les diriger, les aider à en faire voir de dures à la « vermine ». Pierre en fut assuré, quelque deux ans plus tard, en lisant l'affaire du coup de main britannique (1). Le postier auxiliaire avait préparé l'affaire.) L'Anguille mit tout son cœur dans un cri :

— Tout ceci sera dit, Jim !... Au revoir, chère vieille chose !

Ce fut une corrida sans nom sur les petites routes normandes. A présent, l'aube proche blémissait aux lointains horizons, très plats, de la plaine. On devait profiter des ultimes minutes de ce propice « chien et loup » pour manger le maximum de kilomètres en direction de Rouen et des derniers ponts permettant le passage de la Seine. La « Banane » s'essouflait derrière la

(1) Lire : *Les Canadiens à Dieppe*. Collection « Patrie n° 58 ».

rapide Simca, telle un pachyderme tentant de s'égaler à un souple félin. Puis, tout à coup, ce fut la panne. Le moteur râlait, expulsait lamentalement ses ratés. Sans y voir, Dumolard répara à grand renfort de chatterton ! Au jour naissant, on fila en trombe devant le château désert de Doudeville. A cette heure, sans avoir rien laissé à la traîne, la section devait avoir franchi le fleuve, atteint le but désigné, Petit-Couronne.

Et, exactement au sortir du village martyr, des avions allemands surgirent, passant en rase-mottes au-dessus des deux voitures. La dizaine de patrouilleurs de l'air prit de la hauteur, vira, plongea et balaya la route à coups de mitrailleuses. Miracle ! pas un homme touché dans les bagnoles.

— Au bois, Dumo' !... Fonce dans le bois !

Alfred lança la voiture vers l'abri des arbres, entraînant le camion à sa suite. Il s'engouffra sous la voûte verdoyante avant que les « gammés » aient fait demi-tour, pour une nouvelle seringade en enfilade.

Au cœur de l'asile ombreux et temporaire, le conseil de guerre se déroula avec une brièveté toute militaire. L'Anguille exposa son plan :

— Voilà ! La Simca est minuscule. Elle a donc plus de chances d'éviter les rafales. Nous sortirons les premiers. Pour les Frisés, il s'agit sûrement d'une voiture d'officier de liaison ou d'Etat-Major ; c'est elle qui les intéresse et non ce camion probablement chargé de choux ou de pommes... Bien entendu, ils nous prennent en chasse. Dumo' jouera à cache-cache, en profitant de tous les accidents de terrain. Notre point de direction : Yvetot ! Nous nous baladerons dans la ville, où il sera difficile de nous atteindre. Ceci demandera un peu de temps. Vous autres, vous en profiterez pour filer par le chemin de terre qui se trouve à gauche, en sortant du bois, après avoir fait demi-tour. Ce chemin mène droit à la route Yvetot-Rouen. Arrivé là, Fleg, tu donneras tous les gaz et, quoi qu'il advienne, nous t'aurons rejoint à hauteur de Sotteville... Le reste, c'est de la rigolade.

Comme rigolade, on pouvait pourtant trouver mieux. Car, si ce beau programme s'exécuta point par point, avec accompagnement de mitraillades jusqu'à épuisement des bandes « vertes », la réunion de la Simca et de la « Banane », aux environs de Sotteville, ainsi que prévu, fut saluée par des salves de canons-portés, dont les voitures en retraite sentirent passer le vent. Et, penché par la portière, Pierre voyait s'ébaucher dans le ciel un spectacle inouï, saisissant dans son apparition imprévue, au fur et à mesure que le jour montant l'éclairait de ses feux affermis.

Toute la ligne des réservoirs et des citernes — pétrole ou essence — était en feu, sur la rive gauche, au moins sur dix kilomètres. L'armée ne devait pas laisser tomber une goutte de « coco » entre les mains de l'ennemi, et, arrivé à pied d'œuvre, elle exécutait la manœuvre imposée. Plus que toute autre chose, cette destruction systématique d'un élément vital dans la conduite des opérations démontrait que le pays n'avait pas encore abdiqué, renoncé à se battre.

Telle une énorme colonne couleur de plâtre escaladant la nue, la fumée montait des bords du fleuve et envahissait les mouvants royaumes de l'air.

— T'as vu les sculptures du plafond ? gouailla Dumo. Attention ! Terminus !

En effet, on arrivait sur les quais de Rouen. A perte de vue, c'était une marée de voitures, toutes avides de franchir l'obstacle des derniers ponts qu'on savait destinés à sauter d'un instant à l'autre. Aussi était-ce le long

de la Seine un enchevêtrement inextricable, dans lequel il eût été fou de s'engager. Alfred ne commit pas cette faute.

Se faufiler dans le dédale des rues de la grande cité normande, se rabattre au plus proche du pont Corneille par des miracles d'acrobatie et d'astuce, réussir le tour de force de s'intégrer dans le magma roulant furent, pour les deux véhicules de la T.M., un exploit aussi difficile à réaliser que l'étonnante randonnée des heures précédentes.

Il fallut trois bonnes heures pour mener ce travail de titan à bonne fin ; mais Alfred et Fleg n'étaient pas des chauffeurs ordinaires et pour l'Anguille... c'était l'Anguille !

Les rescapés de Dieppe franchirent le pont, qui sauta derrière eux. Capotes saturées d'eau, ils plongèrent à corps perdu à travers le gigantesque incendie des pétroles. Et, à midi, alors que les réservoirs continuaient à exploser autour d'eux dans un vacarme étourdissant, ils stoppaient devant leur ancien cantonnement, à Petit-Couronne.

Le capitaine arpentait fiévreusement la route, ne pouvant détacher ses regards de la direction de Rouen d'où pouvaient surgir par miracle ceux qu'il n'espérait plus revoir. A l'apparition des voitures, il se précipita, étendit les bras dans un grand geste d'accueil, le cœur ouvert.

— Pierre ! Pierre !... jeta-t-il dans un cri. Ils sont tous là ?... Pas de casse ?... Vous les ramenez tous ?

— Manque personne, mon Capitaine !

La vareuse de l'Anguille lui brûlait un peu sur le dos, mais il ne s'en apercevait pas. D'avoir mener à bien la tâche qu'il s'était imposée, le laissait à présent vidé de toute énergie. Il éprouvait à la fois l'envie de vomir et celle de s'écrouler à même le sol pour y dormir. Mais de recevoir en plein dans les yeux ce regard de chef, d'ami, ce regard qui se voulait un baiser fraternel, le fit se redresser, redevenir l'homme du devoir librement recherché, librement accompli. Il sourit et murmura :

— Maintenant, avec votre permission, mon Capitaine, je m'absenterai dix minutes... Il faut que j'envoie un mot à ma femme.

Pierre était marié...

Les treize de Dieppe l'étaient aussi !

CHAPITRE VIII

Ceux qui ne renoncèrent pas...

Les protagonistes de cette brève et véridique aventure furent parmi ceux qui ne renoncèrent pas à espérer, qui n'admirent pas que la France fût définitivement vaincue et dût rester sous le joug allemand. A l'exemple de la voix venue de Londres, au lendemain de leur périlleuse randonnée, ils pensèrent tous que, « si nous avions perdu une bataille, nous n'avions pas perdu la guerre... »

Et chacun d'eux, dans sa sphère, avec ses moyens, selon ses possibilités,

consacra les quatre années d'occupation à faire de la résistance. Les uns, comme le sapeur Alfred Dumolard, subirent la déportation et la mort. D'autres purent échapper aux représailles et voir la fin du cauchemar.

Certains portèrent au maquis leur expérience de la guerre, acquise en 1914-1918, et rajeunie au cours de la brève et désastreuse campagne de 1940, aux jours sombres où ils furent de ceux qui sauvèrent au moins l'honneur. Certains servirent à leur poste, embouteillant volontairement les liaisons de l'ennemi, et facilitant de leur mieux celles des résistants.

Nul ne saurait oublier le rôle important joué par les agents des P.T.T., aux jours de l'insurrection, alors que, grâce à eux, le téléphone ne cessa de fonctionner entre les organisations des forces françaises de l'intérieur, et marcha le plus mal du monde chaque fois que les Allemands ou leurs collaborateurs voulurent s'en servir !

L'adjudant « l'Anguille » tint la place que l'on devine dans l'insurrection de Paris, comme tant de ses camarades le firent à Lyon, à Grenoble ou dans bien d'autres villes.

Mais l'histoire la plus extraordinaire, et pourtant authentique, de ceux qui participèrent à l'émouvant « décrochage » de Dieppe à Petit-Couronne, c'est assurément celle de Jim, cet agent du service secret britannique, qui demeura, jusqu'à la fin, dans un bureau de poste de la Normandie occupée, sous une fausse identité, et qui put passer, durant quatre années, des renseignements d'un intérêt considérable à ses chefs de Londres.

Il fut aidé dans cette tâche par le vieux postier qui avait refusé d'abandonner une place devenue dangereuse, en se transformant en place de combat. Il fut secondé aussi par la veuve qui voulait venger son mari tout en servant son pays. Mais le fait est qu'il prépara le raid sur Dieppe, prélude utile au véritable débarquement, et que ses renseignements contribuèrent à éclairer l'état-major allié, lorsqu'il s'agit, en 1944, de porter la bataille sur notre sol.

Tous ces agents de communication ont fait magnifiquement leur métier : ils ont assuré la grande et sublime liaison, entre la France d'avant la débacle et celle d'après la victoire...

FIN

Éditions Rouff, Paris 1948 - 1er Tirage Juin 1948 - Dép. lég. 1948 - 2e Trim. N° 157
A. Tessier, imprimeur, Romainville (Seine).

COLLECTION "PATRIE"

Déjà parus :

29. Les G.Is franchissent le Rhin à Remagen.
30. Dans la poche de Colmar.
31. Ruée SS en Wallonie.
32. Le débarquement en Afrique du Nord.
33. L'insurrection autour de Paris (La Maltournée, août 44).
34. Un chalutier à Dunkerque.
35. L'héroïque sacrifice des Cadets de Saumur.
36. Batailles navales au radar.
37. La Course à la bombe atomique (La bataille de l'eau lourde).
38. Double victoire de la Corvette « Aconit ».
39. La percée du mur de l'Atlantique.
40. Avec ceux du groupe « Bretagne ».
41. La 2e D.B. fonce sur Paris.
42. Avions contre porte-avions dans la Mer de Corail.
43. L'Afrika-Korps en déroute (Tunisie, 1942-43).
44. La guerre secrète.
45. En Italie avec les Goumiers.
46. Les batailles de Provence.
47. Dans l'enfer de Guadalcanal (Iles Salomon, 1942-43).
48. La trouée d'Avranches.
49. Dans Leningrad assiégée.
50. Le dernier sursaut nazi (Offensive Runstedt, décembre 1944-janvier 1945)
51. Les hydravions gardent l'Océan.
52. Le martyre d'Ascq, village de France.
53. L'agression de Pearl Harbour.
54. De la Méditerranée aux Vosges.
55. Rendez-vous sur Berlin.
56. Le Général Leclerc.
57. L'Expédition des « Trois Pointes ».
58. Les Canadiens à Dieppe.
59. Londres sous les bombes.
60. Premier raid sur Tokio.
61. La bataille de l'Atlantique.
62. Contre les Japonais en Indochine.

N° SPECIAL. - La Victoire d'Alsace (illustré de nombreuses photographies)

Prochainement :

Les exploits d'un sous-marin américain - L'agonie d'Hitler - A la conquête du Pacifique (prise de l'atoll de Tarawa), etc...

COLLECTION "ROMANS POUR LA JEUNESSE"

L'ouvrage complet illustré : Frs 13.

Déjà parus :

1. Le dock mystérieux.
2. L'idole aux quatre visages.
3. Les naufragés du désert.
4. L'anneau de Siva.
5. Les écumeurs du Kaouélo.
6. Le bouddha qui parle.
7. Le document mystérieux.
8. Les contrebandiers de Shanghaï.
9. Les chercheurs d'or de l'Alaska.
10. Le vol du collier.
11. Le secret du nid d'aigle.
12. Le roi des Vaquéros.
13. Les naufragés des glaces.
14. L'anneau de fer.
15. Parmi les mangeurs d'hommes.
16. Le bolide d'or.
17. Aux prises avec les gangsters.
18. Le loup du Pacifique.
19. Dans les repaires de l'Himalaya.
20. Les émigrants de la Pampa.
21. La Sorcière du Hoggar.

EN VENTE PARTOUT

EDITIONS ROUFF, 8, Boulevard de Vaugirard - Paris 15e

Collection "PATRIE" N° 63

IMP. LAFFRAY FRERES, PARIS

N.M.P.P.